

COMBAT - 15-5-69

Jeudi 15 Mai 1969

COMBAT 13

CANNES

69

En attendant le très beau film de Robert BENAYOUN

DEUX DECEPTIONS : L'ITALIE ET LE BRÉSIL

de notre envoyé spécial Henry CHAPIER

Avant d'aborder cette journée assez décevante, j'aimerais rassurer nos lecteurs sur l'article précédent à moitié amputé par les diverses misères de la transmission. Nous avons enfin un système téléphonique digne des communications de la pampa brésilienne, la fantaisie fleurie qui fait le charme de « Combat » est responsable du reste...

Il me tient pourtant à cœur de résumer les quelque trente lignes qui ont, disparu à propos du film de Volkar Schloendorff où j'expliquais l'ipécongruité de l'accoutrement d'Anita Altemberg, l'artifice de son personnage et l'aberrante exploitation des petites modes actuelles dans un film plongé en plein 16ème siècle. Je disais encore que le ton des rapports entre Anna Karina et David Warner obéissait trop aux canons commerciaux hollywoodiens. En conclusion, je rappelais que Volkar Schloendorff n'avait pas retrouvé dans « Michael Kholmans » l'atmosphère qu'il avait su recréer dans « l'Elève Terless » d'après le roman de Musil.

UN VRAI FILM D'AUTEUR

Devant la nullité du premier film officiel italien, « Flash back », de Rafaele Andreassi, dont il n'y a rien à dire, la place devient soudain disponible pour le très beau film de Robert Benayoun « Paris n'existe pas », dont on se demande vraiment par quel mystère il ne fait pas partie de la compétition officielle. Film d'auteur par excellence, une mention au palmarès lui donnait sa vraie chance : il est évident que l'appui des critiques est certes réconfortant, mais moins efficace. « Paris n'existe pas » ne doit sous aucun prétexte être étouffé dans le périmètre des salles d'art et d'essai. Son ton et son approche en fait un film dont la poésie et le climat sont accessibles à tous.

L'idée est de recréer au cinéma le mystère de la création artistique, l'état qui précède l'écllosion d'une œuvre d'art. Le héros du film de Benayoun est un peintre dont l'extrême sensibilité, l'imagination en viennent à retrouver l'âme et le visage d'un Paris qui n'existe plus aujourd'hui. Parabole, apparemment surréaliste, que Benayoun, nourri de Breton, manie avec humour et un talent d'expression étonnants pour un premier film.

Il est vrai que Richard Leduc, son interprète, colle parfaitement à ce rôle difficile. En d'autres circonstances, Richard Leduc aurait été un

candidat bien placé pour un prix d'interprétation. Soulignons l'excellente équipe de techniciens de Benayoun, notamment Pierre Goupil à la caméra, Ravel au montage.

CHANTS BRÉSILIENS ET THEATRE JAPONAIS

On attendait avec beaucoup d'impatience « Antonio das Mortês » de Glauber Rojha, le plus brillant metteur en scène du Cinéma Novo brésilien, l'homme dont on a beaucoup parlé au dernier Festival de Rio, mais que les habitués de Cannes avaient déjà découvert ici il y a quatre ans, avec « Le Dieu noir et le Diable blond ».

Ayant été fasciné dès le début par l'esthétisme un peu baroque de Glauber Rojha, cet étrange mélange de légendes anciennes brésiliennes et de nô japonais, je n'en suis que plus à l'aise pour dire qu'il fait à présent entièrement fausse route. « Antonio das Mortês » n'est plus qu'un mélange de danses et chants brésiliens folkloriques, parsemé de rites sanguinaires, une sorte de monstrueux Châtelet de la mythologie du Nord-Est et des vieilles tribus noires et indiennes. Antonio Beato, auteur d'une très belle photo du film montre une grande science de la recherche plastique, mais très vite cet esthétisme devient suspect lorsqu'on reçoit comme des coups de poing à l'estomac les effets incroyablement brutaux du montage de l'agressivité d'une bande sonore un peu trop savante et fabriquée, pour qu'on ne soupçonne pas aussitôt Glauber Rojha des pires complaisances.

Le contenu plus ou moins social et politique du film ne peut que disparaître dans un tel fatras.

J'avoue ne pas pouvoir souscrire à une œuvre aussi ratée sous le seul prétexte qu'elle dérange les bureaucrates du gouvernement brésilien. Glauber Rojha se répète de film en film, et perd chaque fois un peu plus de sa sincérité.

« Antonio das Mortês » consacre le triomphe du pire exotisme et du faux cinéma polémique. Naguère, un tel film était un outsider rêvé pour un jury partagé : espérons que celui de cette année ne fera pas la gaffe.

« Jusqu'à ce jour, c'est « Adalan 31 » de Winderberg qui semble le candidat le mieux placé dans la course au prix, mais ce n'est que le traditionnel pronostic de la mi-temps »